

Jean-Luc Migué : *Étatisme et déclin du Québec. Bilan de la Révolution tranquille.* Montréal, Varia, coll. « Histoire et société », 247 p.

Peter Graefe

Volume 2, Number 1, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000125ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000125ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Graefe, P. (1999). Review of [Jean-Luc Migué : *Étatisme et déclin du Québec. Bilan de la Révolution tranquille.* Montréal, Varia, coll. « Histoire et société », 247 p.] *Globe*, 2(1), 145–147. <https://doi.org/10.7202/1000125ar>

RECENSIONS

Jean-Luc Migué

Étatisme et déclin du Québec.

Bilan de la Révolution tranquille.

Montréal, Varia, coll. «Histoire et société», 247p.

Jean-Luc Migué, connu pour ses attaques controversées sur l'intervention étatique, vient de nous livrer un essai trop polémique pour être une intervention critique. Migué, l'analyste québécois le plus notoire de l'école *Public choice*, nous offre un livre qui saccage les politiques publiques au Québec, en les liant à la piètre performance de l'économie québécoise.

Selon Migué, la croissance économique, et donc la richesse de la société, se crée par l'action entrepreneuriale des individus dans un contexte où les marchés et la concurrence fournissent les incitations. Le rôle de l'État consiste à protéger ce système de création de richesses, surtout en protégeant la propriété privée; son rôle n'est donc pas de distribuer et de «gaspiller» la richesse créée.

Malgré le titre, la Révolution tranquille figure peu dans l'exposé, sauf comme pivot historique. Avant la Révolution, l'État jouait le rôle de protecteur. Après la Révolution, il est devenu prisonnier des groupes qui ont utilisé le monopole de pouvoir étatique pour redistribuer la richesse dans leur propre intérêt. L'analyse s'attache donc surtout au présent, faisant la critique de l'intervention étatique dans toute une série de domaines (éducation publique, régime d'assurance-santé, régime de retrait public, assurance-chômage, réglementation du marché du travail, lois linguistiques). Dans tous ces cas, l'accent mis sur le pouvoir politique ou même démocratique finit en asphyxiant la liberté, et en tuant ainsi la poule aux œufs d'or. Il semble que la solution réside en l'élargissement des droits individuels et en le resserrement de l'action étatique. La décentralisation est aussi promue comme manière de mettre les gouvernements en concurrence pour le capital humain de haut niveau.

Dans ce livre, Migué démontre sa grande capacité d'appliquer les préceptes de l'analyse économique néoclassique à des questions diverses sur l'échéancier public, et donne ainsi un éclairage nouveau aux débats sociaux. Il y a quand même de nombreux problèmes qui nuisent à la qualité du livre.

Premièrement, l'approche *Public choice* reste très contestée, et je dirais presque sans fondement dans la formule poussée qu'on retrouve dans cet essai. Une recension n'est pas l'endroit pour débattre la validité de l'approche, mais il faut noter que Migué ne confronte pas les thèses opposées. Les œuvres citées sont presque exclusivement celles qui confortent l'analyse, et les critiques, souvent hostiles, s'adressent rarement à des auteurs ou des acteurs précis.

Deuxièmement, je me demande si la démonstration de Migué est tellement novatrice. La thèse selon laquelle l'étatisme associé à la Révolution tranquille n'a pas produit d'effet optimal du point de vue économique, et que cet étatisme a engendré des effets pervers à l'échelle de la société, trouve des antécédents qui remontent à vingt ans. Le sociologue Michael Smith a publié un article important dans *Sociologie et Sociétés* en 1994 qui analysait les politiques économiques interventionnistes du gouvernement avec un cadre théorique semblable, mais en démontrant une souplesse accrue dans la démonstration et un intérêt pour le contexte historique. Migué lui-même a soutenu cette thèse à plusieurs reprises dans ses publications antérieures. Ce livre offre donc très peu pour alimenter une relecture de la Révolution tranquille, et ne s'appuie pas sur des sources primaires qui pourraient intéresser d'autres québécois.

Dernièrement, malgré le fait que Migué écrit d'une manière claire et concise, et qu'il réussit à vulgariser ses propos pour un lectorat qui possède peu de connaissances en sciences économiques, le livre a tendance à se répéter. L'essai aurait bénéficié de la main visible du rédacteur.

En dernière analyse, Migué nous offre un livre qui est intéressant surtout pour l'application poussée de l'approche *Public choice* au Québec. Mais, il faut le dire, cet essai ajoute peu aux études

RECENSIONS

antérieures utilisant cette approche, et manque la subtilité et la rigueur académique de certains de ses articles antécédents.

Peter Graefe
Université de Montréal

Georges Dufaux,
Voyage illusoire.
Office national du film, 1997, 52 min 11 sec.

J'ai eu l'avantage de voir cet admirable film sans avoir lu un seul mot sur l'accueil réservé au film au Québec (accueil qui a probablement été élogieux). Ainsi ma surprise a été maximale en voyant ce film original et personnel, très loin du film-sur-écrivain de facture traditionnelle (du genre «Profession écrivain» et ses films-portraits sur Maillet, Hébert, Godbout, etc.).

Ici, il s'agit d'un film-voyage où Dufaux accompagne Ying Chen lors d'une visite en Chine, la première depuis son départ pour Montréal en 1989. Ainsi, le film comporte bien des images de Shanghai ayant une certaine valeur de documentaire. Cependant, la qualité du film n'est pas surtout liée aux images chinoises. Dufaux réussit admirablement à donner au film une forme réflexive qui déplace son centre d'intérêt de la réalité chinoise que nous voyons vers le processus que traverse Ying Chen en revoyant son pays, après les années à Montréal durant lesquelles elle a pris sa place parmi les meilleurs des écrivains dits «migrants», grâce à ses trois romans *La Mémoire de l'eau*, *Les Lettres chinoises* et *L'Ingratitude* (un quatrième titre, *Immuable*, a suivi depuis le tournage du film).

Cette dominance réflexive est présente dès le début du film, où nous voyons Ying Chen déambuler à Montréal — la tour du Stade olympique, le métro — contre des réflexions sur son destin d'émigrée sous forme de voix-over. Cette co-présence des deux niveaux qui permet au spectateur d'établir une distance par rapport aux images, s'affirme davantage lorsque Dufaux lit une longue lettre qu'il a reçue